

AMOUR

Navidad (*Blues islandais*)

*« C'est la belle nuit de Noël
La neige étend son manteau blanc
Et les yeux levés vers le ciel,
À genoux, les petits enfants,
Avant de fermer les paupières,
Font une dernière prière. »
Raymond Vincy.*

« J'ai la chatte en feu ». C'est ce qu'elle m'a dit. Enfin, je crois. Mais j'ai sans doute mal entendu, parce qu'après elle m'a juste entraîné à boire un verre dans le petit bar du centre commercial. Elle avait dû dire : « on va boire un verre ». J'avais mal compris. C'est pas grave. Ça m'aurait pas surpris pourtant que ce gros tas de graisse me fasse des avances. Moi, j'aurais préféré la grande brune, qui est toujours derrière le comptoir de « Photo Express », mais c'est la petite grosse, Sabine, je crois, qu'on m'a coltiné.

— T'as postulé où ? elle m'a demandé.

— J'ai lu l'annonce, et je suis là, c'est tout.

Même en buvant sa bière, elle était moche. Sa jupe noire, ses bas noirs faisaient ressortir son immonde amas de graisse. Vilaine. Hideuse. Un bouton sur le nez. Des yeux bleus comme une piscine au chlore. Et je vais devoir me la taper un mois. Premier décembre-25 décembre. Dans un habit de Père Noël, à prendre des mômes sur mes genoux. Et paf, la grosse Sabine qui prend la photo. Qui alpague les passants avec des gosses. Moi, c'est pas mon boulot. Mon boulot, c'est Père Noël. À dada le gamin, la photo, le bisou. Et ciao. Tout ça dans le centre commercial. 9 h-20 h. Mois de merde. Mais faut bien bouffer.

— On y va ?

La grosse Sabine s'est levée. La chatte en feu, je repense. Je suis sûr qu'elle m'a murmuré « j'ai la chatte en feu ». Mais avec tout ce boucan, dans le centre commercial, j'ai pas bien entendu. Quand même, si ça avait été la brune...

Je suis assis sur un traîneau en plastique, avec un renne pourri derrière moi. Ça sent la chaleur humaine, ça grouille, ça cherche des cadeaux. Ça se balade avec des sacs remplis. La grosse Sabine aborde tous les gens avec des gosses. Refus polis. Acceptations. On me colle le môme sur les jambes. Le bisou. La photo. L'odeur de parfum pour bébé. Ça pue ces machins-là. Le sourire de la maman quand elle est seule.

En face du traîneau, il y a l'agence de photo « Photo Express », avec la brune. Elle me regarde jamais. Y a que la grosse Sabine qui me mate. On fait équipe. Mais oui, cocotte. Bouge les grumeaux qui te servent de jambes, ramène le mouflet, prends les cinquante balles de la photo. Mais crois pas au Père Noël. Chatte en feu ! Tu m'étonnes.

À côté de Photo Express, il y a une agence de voyages. « Voyages de rêve », ou une connerie du genre, je vois pas bien l'enseigne. Je suis à moitié miro, et je suis obligé de porter des lunettes à verres

neutres. Foutu Père Noël. Sur la vitrine, y'a une photo. Je crois que c'est l'Islande, mais j'en suis pas sûr. Des cratères, des volcans, des paysages lunaires. Ça a l'air beau. À la radio, on entend les conneries de Noël. Tino Rossi, la reprise de Tino Rossi par tous les has been de la télé-réalité, les messages de paix. Jingle Bells. Dans deux jours, c'est le Téléthon. Il paraît que des myopathes débarquent dans le centre commercial.

Je suis rentré chez moi à 20 h 30. La grosse Sabine m'a fait la bise. Je crois qu'elle a un herpès. Pas grave. Dans mon studio, mon chat s'était fait les griffes sur les rideaux. Il fait toujours ça quand j'oublie de changer sa litière. Pourriture de chat. J'ai mis les infos. Il y avait une pub pour des yaourts, on a vu des Anglais ou des Italiens ou des Suisses atteints d'une nouvelle maladie, inconnue, mais qui aurait pour origine de la viande de bœuf frelatée. Ils étaient paralysés, en train de mourir. On a parlé aussi du sida. Et du foot. Je me suis fait chier. J'ai mis une heure à enlever mon habit de Père Noël et j'ai bouffé des pâtes. Je me suis couché en pensant à Sabine, et à son herpès. J'imaginai le même bouton sur le bord de sa chatte en feu, comme un clou planté sur un mur lisse. Et puis je me suis endormi.

Le lendemain, j'avais cinq minutes d'avance. Ça suffit. Le patron n'aime pas le zèle. Mais bon, moi, je voulais voir la brune. Je lui ai demandé son prénom. Elle m'a dit :

— Zelda.

— C'est pas commun, ça.

— Non.

Et puis Sabine est arrivée. Je suis retourné sur mon traîneau. Un mouflet de six ans attendait déjà avec sa mère. Elle paraissait vieille et conne. Elle sentait Coco Chanel et était habillée comme une bourgeoise : en vert, en jupe écossaise de catalogue, un serre-tête à deux balles dans les cheveux. J'ai pris son gamin sur les genoux. Il puait la merde. L'animateur du centre commercial a remis ses musiques. C'était « Vive le vent », c'était « Noël ensemble », avec Obispo, un soi-disant vieux tube sur le sida – passons Noël ensemble, c'est pas grave j'ai le sida – c'était les appels aux dons pour le téléthon, c'était Tino Rossi. Je regardais l'Islande, sur la vitrine.

— Pas grand monde, aujourd'hui, a dit Sabine.

— Moi, je trouve que si. Il y en a toujours trop.

— Demain, y'aura des myopathes. Ils voudront tous être pris en photo. On déjeune ensemble ?

La veille, j'avais pu éviter ça. J'avais foncé au McDo du centre commercial et la grosse ne m'avait pas suivi. Mais aujourd'hui, j'y couperais pas.

On a bouffé dans le même bar où elle m'avait invité à boire de la bière. Les gens me regardaient en habit de Père Noël. Certains souriaient, d'autres ne faisaient rien. Je sais même plus ce qu'on a mangé.

L'après-midi a été lourde. Difficile. Des tas de gosses. Des tas de familles. Des tas de gens avec leurs paquets, leurs paquets et leurs paquets qui déambulaient autour de mon traîneau. Y a un gosse qui s'est pissé dessus en montant sur moi. J'ai rien senti, mais c'est la grosse Sabine qui me l'a dit après coup : « on voit la tache sur son pantalon, sur la photo. La honte ! ». J'ai regardé sa bouche. C'était bien un début d'herpès.

Le soir, j'ai vomi. La bouffe du midi peut-être, ou la fatigue. J'ai vomi. J'ai pensé à Zelda, mais même en essayant de me masturber, je suis resté tout flasque. La fatigue. La gerbe. À la télé, des gens demandaient qu'on donne pour le sida. On voyait une vache, atteinte de la nouvelle maladie inconnue. La vache ne bougeait plus et vomissait des flots bleus de gerbe. On parlait du téléthon. Fallait donner. Et puis il y a eu une série avec des scènes de crimes. L'analyse du sperme sur un bord de trottoir. Des cheveux appartenant à la voisine du flic. Des traces de muqueuse anale. J'ai fermé les yeux et j'ai pensé à Zelda. Mais j'ai pas pu dormir. Nuit blanche. Vomi, vomi, et revomi. Entre deux jets de bile, je voyais le petit bouton sur la lèvre de Sabine. Un petit bouton sur la lèvre, un bouton sur le nez, des cuisses de vache. Une chatte en feu.

Les myopathes sont venus. En fauteuils roulants, tous devant le traîneau. J'étais arrivé tôt, vers huit heures trente, en espérant trouver Zelda. Elle n'était pas là, m'a dit un type du Photo Express. Grippée, y paraît. Au lit. Me suis fait chier trente minutes, en Père Noël devant les myopathes. Ils ne disaient rien.

Les accompagnateurs, en bleu et jaune, non plus. Debout, ils attendaient sans doute neuf heures et l'autorisation de prendre des photos. Les myopathes bavaient. Ils étaient malades. Bloqués sur fauteuils roulants. Sabine arriva. Elle s'était mis une crème jaunâtre sur les lèvres. Elle avait dû remarquer qu'elle avait un herpès.

— Tu veux aller avec le Père Noël ?

C'était une rouquine, la trentaine, mal foutue, plate, conne, qui parlait à un petit myopathe. À la radio, on avait remis Tino Rossi. Le myopathe fit oui de la tête. On le tira de son fauteuil, et on me le mit sur les genoux. Jingle Bells maintenant. Et puis le sida. Clic, la photo. Je regarde le gosse. Il bave. Il a le regard perdu. Il fixe mes yeux. T'es pas le Père Noël, il semble me dire. Et moi, j'suis pas un gosse non plus, il semble se répondre. Vive le vent. Il a les yeux dans le vague. J'ai envie de lui murmurer : « le téléthon, c'est de la merde ». Mais il le sait déjà. Je crois. J'ai pas le temps de lui dire. Je sens ma bite qui gonfle. Je bande, nom de Dieu. Je bande, avec ce foutu handicapé sur les genoux. On me le retire. Heureusement, la combinaison du Père Noël est grande, et personne n'a rien vu. Tous les myopathes viennent sur mes genoux. J'ai la trique de plus en plus. Surtout quand ils bavent. À la radio, c'est un chant suédois sur Noël. C'est la première fois qu'ils le passent. Zelda est toujours pas là.

— J'ai la chatte en feu.

J'ai bien entendu cette fois. C'est la pause de midi et la grosse Sabine me parle encore de sa chatte. Ils ont remis Tino Rossi. Y a un flash info en même temps. Ça vient peut-être de la boutique d'à côté, je sais pas. Il y a dix cas humains de la nouvelle maladie inconnue. Dix nouveaux cas. Et puis le sida. Et puis les gens, autour et leurs paquets cadeaux.

— Quoi ? je lui dis.

— J'ai la chatte en feu, Richard, elle me dit, j'en peux plus. J'ai envie de baiser.

J'entraîne la grosse Sabine aux toilettes. On s'enferme dans une chiotte. J'enlève tous ses habits. Elle est grosse, flasque, immonde. J'essaye de la caresser, mais j'ai l'impression d'autopsier une baleine. Je regarde ses lèvres jaunes. L'herpès est énorme. J'arrive pas à voir si elle en a un sur le vagin. Elle bave. Ou plutôt non, c'est la crème jaune qui bave sur son menton. Je soulève mon habit rouge. Ça pue le désinfectant dans les chiottes, mais je la baise quand même. Je m'enfonce dans cet amas immonde de viande pourrie. Elle a le regard qui jouit, l'œil qui papille, elle prend son pied. J'approche mon visage du sien et je regarde l'herpès. La croûte est impressionnante. Elle va sans doute me refiler une saloperie. J'ai même pas mis de capote. Je la lèche dans le cou. Au loin, j'entends « What a wonderful world ». Je la mords. Doucement d'abord. Et puis j'arrache un lambeau de chair. Elle hurle. Chatte en feu. Herpès. Je continue à la bourrer. Je l'ai coincée contre la cuvette, je l'ai jetée par terre. Elle peut plus bouger. Elle hurle. Encore. Je la bourre, je la bourre, et je mords, j'arrache, je dévore. Bientôt, elle arrête d'hurler et ses yeux tournent. Je crois qu'elle est morte. Je continue mon va-et-vient. Elle n'a plus de cou. On voit sa trachée. Sa tête dodeline, comme celle d'un pantin. Tout est rouge, autour. Je pense au myopathe, à son regard flou, presque mort. Dans un cri de jouissance effroyable, j'éjacule tout mon soûl.

J'ai du sang sur la barbe, et c'est pas joli pour un Père Noël. J'ai des morceaux de chair dans la bouche, et ça a un goût de cuivre. Les hurlements ont averti les vigiles. Ils me cueillent à la sortie des chiottes. Les myopathes sont toujours en rang d'oignon, sur leurs fauteuils, insignifiants, perdus, à jamais. Ils le savent. Ils ont cette chance. À la radio, y'a Nolwenn Leroy qui parle de la nouvelle maladie inconnue. Elle dit qu'il faudrait faire quelque chose pour eux aussi, en plus du sida. Elle est généreuse, Nolwenn. Les vigiles m'embarquent, mais je m'en fous. Je passe devant le traîneau en plastique, je regarde vers Photo Express, mais Zelda est toujours pas là. Malade, on m'a dit. Fatiguée. Coup de pompe. Au loin, derrière, y'a les paysages de l'Islande. Des volcans, des cratères. Les vigiles me tirent en avant, mais je peux voir un détail, une petite affiche que j'avais pas encore vue. Ça représente un énorme geyser. Une incroyable envolée d'eau, un déferlement vers le ciel, une éruption incontrôlable, majestueuse, presque joyeuse. Comme une naissance. Mais on voit mal sur la photo les petites gouttes qui retombent, les unes après les autres, et qui s'affalent sur le sol souillé. On les devine à peine. On les imagine. On les pense, les petites gouttes évanescences, flic-floc, qui plongent vers le néant.